



## LE CORSAIRE



NE forte tempête ravageait la côte depuis deux jours. Le vent du large poussait vers la terre des vagues énormes. Elles s'abattaient en grondant sur les galets de la pointe qui protégeait la baie, couvrant d'embruns les sapins de la rive.

Depuis le matin cependant la tempête avait diminué de violence et le vent avait encore

une tendance à tomber. Du moins c'était l'avis de *master Stirrup*. Vêtu d'une chaude veste de laine brune, d'une culotte en drap de la même couleur, il arpentait le pont de son brick en songeant qu'il serait bientôt rendu à New-York où il vendrait avantageusement sa cargaison.

—Quelle chance que ces maudits Acadiens ne soient plus dans ce beau pays, murmurait-il en se frottant les mains, car j'aurais craint... Mais baste ! je n'ai rien à redouter d'eux ; ils sont maintenant dispersés aux quatre coins du monde et c'est fort heureux ma foi, on ne pouvait dormir tranquille avec ces gaillards-là.

Voilà comment *master Stirrup*, en bon Anglais, appréciait la déportation de tout un peuple. Le marin, comme ses compatriotes, se souvenait des défaites que ce petit peuple de héros leur avait infligées, et l'orgueil britannique blessé étouffait en lui tout sentiment d'humanité.

L'endroit où se trouvait ancré le brick était charmant. La grève s'élevait en pente douce, couverte d'arbres qui nous apparaissaient dans la brume comme de noirs fantômes. Un ruisseau descendait des hauteurs et venait se perdre dans la baie. Le marin, voulant profiter de son mouillage forcé pour refaire sa provision d'eau douce, donna l'ordre d'aller remplir les tonneaux à l'aiguade.

\* \*

Pendant que l'équipage du brick obéit aux ordres de son capitaine, transportons-nous à terre, précisément à l'embouchure du ruisseau.

Nous prenons pied sur une berge étroite, de sable fin, bordée par la forêt impénétrable, offrant à l'œil étonné des troncs d'arbres grêles, s'élançant des taillis épais de jeunes pousses aux branches enchevêtrées où il paraît impossible de se frayer passage. Un silence morne, lugubre, règne sous ces vastes arcades. La vie animale semble les avoir fui.

Lorsque le mugissement de l'Océan nous arrive avec chaque rafale, un sentiment d'effroi nous fait pressentir l'apparition de quelque être fantastique. Cette barrière touffue, élevée sans doute par le Manitou de ces bois, n'est pas infranchissable pourtant, et cet homme, qui vient de paraître sur le bord du ruisseau, va nous en donner la preuve : suivons-le. Après avoir jeté autour de lui un regard inquiet il entre dans le taillis, suit durant quelques minutes un sentier étroit, à peine tracé, en se courbant pour ne pas être fouetté par les branches souples qui se redressent derrière lui. Ce sentier débouche dans une clairière assez vaste où se dressent une dizaine de cabanes indiennes.

Les occupants, au nombre de soixante, entourent un feu de bois vert et causent entre eux. A leur costume, aux égards qu'ils témoignent aux femmes qui les accompagnent, nous devinons des blancs ; à leur langage doux et harmonieux nous reconnaissons des compatriotes : ce sont des Acadiens.

Ils ont échappé à la proscription en fuyant dans les bois, et vivent depuis dans une alarme continuelle, souffrant du froid, mourant de faim, décimés par la maladie. Cette maigreur, ces figures

hâves et décharnées prouvent éloquemment de leurs souffrances.

Malgré la misère, ces braves gens s'apitoient sur le sort de ceux qui sont en exil. Ceux-là ne verront plus jamais hélas ! le beau ciel de l'Acadie, ils ne fouleront plus le sol de cette douce patrie où dorment les ancêtres. C'est le sujet de leur conversation, sujet qui fait verser bien des larmes.

Réfugiés depuis trois jours dans ce coin perdu de l'Acadie, loin des Rangers (\*) qui les traquaient sans merci comme des bêtes fauves depuis un mois, ils commençaient à respirer lorsque l'arrivée du brick vint renouveler leurs craintes. Le malheur rend l'homme timide, il paralyse toutes ses facultés et lui enlève l'énergie dont il a besoin pour supporter les coups de l'adversité.

Il est impossible de peindre le désespoir de ces malheureux. Pourchassés sans relâche, ils avaient voulu s'en aller loin, bien loin, mettre des forêts profondes entre eux et leurs ennemis, et là, oubliés de tous, rebâtir leurs chaumières et vivre comme autrefois heureux et tranquilles. Cette idée avait soutenu le courage de ces malheureux, ils pensaient avoir atteint le terme de leur douloureux voyage et l'Anglais arrivait en même temps qu'eux. La sombre perspective des jours d'exil au milieu de populations hostiles ou indifférentes se déroula devant les Acadiens affolés, les femmes pleuraient et embrassaient leurs enfants dont elles craignaient d'être séparées. Les hommes, muets, farouches, impuissants, regrettaient de n'être pas morts dans les bois comme les autres.

Les tempêtes du cœur sont comme celles de la nature : la violence avec laquelle elles se déchangent est suivie d'une accalmie qui nous permet d'envisager notre situation plus froidement et de chercher à en tirer tout le meilleur parti possible.

Le brick n'appartenait pas à la marine royale, ce pouvait être un caboteur venu tout bonnement dans la baie pour attendre la fin du gros temps. Puis, était-ce réellement un Anglais ? De cela on ne conservait aucun doute ; c'était bien un ennemi. Les éclaireurs envoyés à la découverte rapportèrent que le vaisseau comptait douze hommes d'équipage.

Assurés de ne courir aucun danger ils reprirent confiance et songèrent qu'il y avait là, près d'eux, des provisions de bouche en abondance, des vêtements, des armes... des armes avec lesquelles ils pourraient se défendre, se venger... Quelle aubaine s'ils étaient capables de s'en emparer ! Cette idée travailla les esprits ; plus ils y pensaient, plus ils trouvaient des chances de réussir et le vieux sang gaulois s'échauffait en songeant à la possibilité d'une rencontre avec son ennemi séculaire : le Saxon.

Le tout était de parvenir au brick sans être découverts. Le relevé des forces disponibles était peu encourageant toutefois ; ils étaient trente presque sans armes. A part trois fusils et un peu de poudre, ils n'avaient que des couteaux et quelques arcs.

Qu'importe ; ils se souvenaient des exploits légendaires des ancêtres, vainqueurs malgré leur infériorité numérique, dans mille rencontres et ils se sentaient capables de les renouveler. Ne valait-il pas mieux, après tout, mourir maintenant en combattant que de périr par la faim et le froid comme cela ne pouvait manquer d'arriver dès le commencement de l'hiver. Ils cherchaient un plan d'attaque lorsque notre éclaireur les avertit que les Anglais venaient d'arriver avec la chaloupe.

—Combien sont-ils ? demanda vivement un homme.

—Cinq.

Il y eut un court silence.

—Mes amis, reprit celui qui venait de parler, j'ai trouvé le moyen, nous réussirons si chacun de nous fait son devoir.

—Parlez, capitaine, parlez crièrent les Acadiens en l'entourant.

—Soit, mais avant tout vous allez me promettre de m'obéir sans discuter. De là dépend le succès de l'entreprise.

—Capitaine, vous êtes notre chef, vous possé-

dez toute notre confiance ; ordonnez et vous serez obéi.

—Merci, camarades, foi de Beausoleil je vous promets que nous réussirons. Voici mon plan, écoutez bien.

.....  
A présent, ajouta-t-il en terminant, tout le monde à son poste sans tarder, il faut profiter du brouillard.

Tous s'éloignèrent excepté Beausoleil, l'éclaireur et trois autres.

\* \*

Guidés par Jean—l'éclaireur—les quatre Acadiens se dirigèrent vers le ruisseau où les matelots sans défiance remplissaient leurs tonneaux en chantant gaiement. La forêt touffue leur permit de s'approcher des Anglais jusqu'à une portée de fusil.

Beausoleil et Jean s'embusquèrent derrière les arbres. Leurs compagnons, après s'être déshabillés, entrèrent dans l'eau et nagèrent sans bruit vers la chaloupe.

—Tu es certain Jean que les détonations ne seront pas entendues du navire ?

—Oui, capitaine ; le brick est à un demi mille plus bas et le vent souffle du large. Etes-vous prêt, je viens de voir surgir une tête hors de l'eau, le long de la chaloupe.

Le capitaine épaula ; une double détonation retentit. Deux matelots roulèrent sur le sol.

Le troisième courut vers la chaloupe mais s'arrêta aussitôt.

Trois hommes venaient de sauter dans celle-ci et se jetèrent le couteau levé sur les occupants.

En voyant tomber ses camarades le matelot sortit de son hébétément et songea à prendre la fuite. Trop tard ; Jean s'était jeté au devant de lui. L'Anglais comprit et sortit son poignard.

C'était un gros garçon aux épaules larges, sa grosse main crispée sur le manche de son arme faisait deviner une force peu ordinaire. Durant un instant ils restèrent immobiles comme des statues, s'observant d'un œil ardent, supputant leurs chances, puis ils se jetèrent l'un sur l'autre, s'enlancèrent. Leurs muscles se tendirent, leur respiration haletante se confondit. L'Acadien, moins fort, perdit l'équilibre et tomba en entraînant son ennemi.

Le matelot, confiant dans sa force, cherchait à ramener son adversaire sous lui afin de le poignarder à son aise. Mais celui-ci luttait en désespéré et, par un brusque effort il ramenait l'Anglais sous lui.

Beausoleil suivait d'un œil anxieux les péripéties de la lutte. Au bout de quelques minutes il entendit un cri sourd et vit Jean se relever en essuyant son couteau.

Il poussa un soupir de soulagement.

—Allons, mes gars, dit-il, endossez les habits de ces *goddams* là.

—Ce n'est pas de refus, capitaine, je suis tout transi. L'eau est vraiment trop froide pour se baigner.

L'échange fut fait en un clin-d'œil.

—Maintenant, attendons le signal de nos amis, pourvu qu'ils ne tardent pas trop, voilà le brouillard qui se dissipe.

Soudain, une clameur terrible, sinistre, fit rebondir les échos environnants.

—Nage, commanda le marin.

Les avirons tombèrent en cadence, la chaloupe bondit comme un coursier qui sent l'éperon et s'élança vers le brick à bord duquel régnait un grand tumulte.

Les matelots couraient sur le pont, se montrant des canots remplis d'Indiens poussant des *whoops* de guerre et brandissant leurs armes.

—Bravo, les gars, marmotta le capitaine, bien manœuvré, le brick est à nous.

Les Indiens étaient les Acadiens déguisés sur l'avis de Beausoleil. Sans se préoccuper des balles qu'on leur envoyait, ils entourèrent le navire et l'escaladèrent. En voyant leurs ennemis envahir le pont, les Anglais songèrent à se défendre. S'armant à la hâte, ils se rallièrent sur l'arrière. Tandis qu'une partie ouvrait un feu bien nourri, *master Stirrup* employait l'autre partie à élever une barricade.

(\*) Nom donné aux miliciens américains.